

pas l'orgueil d'attribuer à la Divinité les phénomènes que nos sens grossiers ne peuvent analyser ; travaillons pour y parvenir ; sachons en attendant nous maintenir dans le doute, et tâchons d'avoir la conscience et le courage de nous répondre souvent, *que sais-je ?* C'est surtout dans l'examen des objets qui vont faire le sujet de l'article suivant, que nous avons besoin d'entretenir ce doute philosophique.

ART. 2.

Contagion, infection, épidémie.

Il ne nous appartient point d'agiter ici les grandes questions relatives à la réalité et à l'essence même de la contagion ; nous l'admettons, provisoirement, comme un fait positif, sauf à discuter ce fait à l'occasion de l'histoire particulière des maladies réputées contagieuses.

S'il importe au médecin de spécifier la nature et les limites des agents propagateurs des maux qui affligent notre espèce dans toutes les conditions de la vie, c'est surtout un devoir pour l'homme auquel se trouve confiée la santé des équipages. Nulle part, en effet, plus qu'à bord des navires, les causes présumées de la contagion ne se trouvent développées et multipliées ; nulle part il n'est plus difficile d'en isoler les éléments, et d'assigner à chacun sa part rigoureuse dans les désastres ; nulle part enfin ces notions ne sont plus nécessaires qu'à l'égard de ces agglomérations d'hommes que l'ignorance d'un fait ou l'erreur d'un moment peut livrer en masse à la destruction, changeant ainsi ce vaisseau chef-d'œuvre vivant du courage et de l'industrie humaines en une morne solitude qui deviendra bientôt elle-même le jouet des flots et la proie de l'abîme. Car dans cette étroite enceinte d'un navire, tous les hommes, tous les objets se touchent, se communiquent à

chaque instant, et le génie malin, introduit une fois, ne semblerait devoir assouvir sa fureur qu'après avoir immolé la dernière victime. En vérité, si les maux contagieux présentaient les effrayants caractères que leur ont attribués certains écrivains dominés par le démon de la peur, il nous faudrait brûler nos vaisseaux plutôt que de sacrifier tant d'holocaustes humains à l'inévitable fatalité.

S'il est de la *sagesse des nations* d'adopter les mesures dictées par la prudence, il est de la *science des médecins* d'éclairer les nations sur la nature des maux qu'elles redoutent. Qu'un fléau fasse irruption, il est prudent de l'étudier avant de l'admettre à la *libre pratique* : s'il est réellement contagieux, prenez les précautions nécessaires pour empêcher son extension ; mais dans aucun cas on n'a le droit de pousser l'égoïsme social jusqu'à condamner des hommes à périr au sein d'un foyer mortel ; et lorsque des faits multipliés ont parlé, lorsqu'il est démontré que la source du mal réside dans l'atmosphère ou dans un foyer isolé, qu'il suffit de purifier ou de détruire, ouvrez vos tristes lazarets, dispersez vos terribles cordons sanitaires, car la société ne gagne rien aux victimes qu'on immole, à l'or qu'on dépense en précautions illusoires qui ne font qu'ajouter un mal de plus, celui de la terreur, aux maux dont les populations se croient menacées.

Nous admettons comme *contagieuses* les maladies qui se communiquent d'un individu à un autre, quelle que soit d'ailleurs la manière dont s'opère la contagion, le principe solide, liquide ou gazeux, la sphère d'action de ces éléments : sa source est *dans l'individu*.

Nous appelons maladies par *infection* celles produites par l'influence d'une atmosphère viciée de quelque manière que ce soit ; que l'élément réside dans la corruption de matières végétales ou animales, ou dans tout autre agent appréciable ou inappréciable, l'infection prend sa source *hors de l'individu*.

Si la question présentait toujours la même simplicité, elle ne donnerait sans doute pas lieu à tant de débats; mais, outre qu'il est souvent difficile de reconnaître l'origine du mal, il y a des circonstances mixtes, pour ainsi dire; ainsi le typhus, qu'on attribue aux émanations des corps vivants entassés dans un étroit espace, semblerait devoir appartenir aux maladies contagieuses, puisque la source de ces émanations est *dans l'individu*; mais un peu de réflexion suffit pour rectifier cette opinion; car ces miasmes ne sont pas pernicioeux en sortant du corps de l'individu, ils ne le deviennent que *hors de lui*, par le fait de leur accumulation, de leur combinaison, donc le typhus dérive de l'infection. Il en est de lui comme des maladies qui peuvent naître de l'infection par les fosses d'aisance, les égouts dont les matières ont primitivement fait partie de l'individu, mais ne sont devenues pernicioeux que hors de lui; en un mot le principe *contagieux* l'est déjà lorsqu'il émane du corps; le principe infectant puise au-dehors ses propriétés délétères.

Notre définition se trouve donc basée sur l'essence même du principe, et non sur des conditions arbitraires d'espace, comme dans l'esprit des auteurs, qui d'une part font voyager le principe contagieux aussi loin que peuvent aller des balles de coton, et de l'autre ne savent vous dire à combien de pouces de distance un individu affecté de typhus cesse de lancer la contagion pour produire l'infection.

Si notre système ne résout pas certaines difficultés, comme celle de savoir à quelle distance les miasmes perdent leur propriété contagieuse, il sauve au moins des inconséquences; du reste, ces définitions ne sont pas nouvelles: Fernel, au XVI^e siècle, en avait posé les bases: *Venenata qualitas*, dit-il, *vel intus spontè gignitur in nobis, vel extrinsecus inducitur.* (*De Febrib.*, cap. 17). Cette théorie est aussi celle adoptée par notre ami le D^r Desfermon, dans son *Mémoire sur la fièvre jaune.*

Ces deux sources d'empoisonnement (car la contagion et l'infection ne sont pas autre chose) peuvent être tellement confondues, avons-nous dit, qu'il soit très-difficile d'en apprécier l'action isolée; qu'il existe des malades à bord d'un vaisseau, l'atmosphère peut se trouver et se trouve en effet à la fois chargée, et des émanations de ces corps et de celles de la cale ou du faux-pont; que d'autres individus soient consécutivement affectés, on peut accuser isolément ou ensemble la contagion et l'infection; c'est alors qu'il importe de procéder aux investigations avec un scrupuleux esprit d'analyse, sous peine d'exposer l'équipage à d'horribles désastres, ou, ce qui est moins grave, de perdre son temps et son labeur à combattre des chimères.

Ainsi l'on s'enquerra si la maladie a pris naissance à terre ou à bord, ce qui souvent est encore difficile à établir. A terre elle a pu naître de la contagion ou de l'infection: si c'est de la contagion, on s'empressera d'isoler le malade ou de le débarquer; si c'est de l'infection, on pourra le conserver, car, hors du foyer d'origine, la maladie ne se reproduit plus, à moins que l'affection ne soit de nature à devenir contagieuse, et alors une maladie d'infection produira la contagion, ce qui ne répugne nullement à notre système. On pourra reconnaître le caractère contagieux aux nouvelles maladies qui viendront à se déclarer, auxquelles cependant on appliquera la même méthode d'analyse, car ces malades ont pu, comme le premier, puiser le germe de l'affection à terre.

Il peut encore arriver, ou que les émanations infectes viennent du dehors, ou que leur source réside dans le navire lui-même. On voit combien la question est susceptible de se compliquer, et combien de sagacité elle exige dans l'application, toute simple qu'elle est dans son principe.

Si la maladie naît à bord, long-temps après les dernières communications avec la terre, nul doute que sa source ne soit dans le navire; l'isolement est alors inutile; il ne s'agit

que de découvrir et de combattre la cause qui existe hors du malade : on la trouvera le plus souvent dans un vice hygiénique qu'on se hâtera de détruire, sans quoi grand nombre d'individus en seront affectés.

Nous venons de raisonner dans l'hypothèse où la nature des maladies, puisées à terre ou contractées à bord, est parfaitement déterminée, quant à leur essence contagieuse, ou non ; or c'est précisément là que gît la difficulté qui, depuis trois cents ans, agite le monde médical ; difficulté à la solution de laquelle les médecins de la marine devraient être appelés à concourir, et sur laquelle les faits déjà recueillis par eux pourraient peut-être jeter quelques lumières ; car c'est aux faits, et non aux spéculations de cabinet, qu'il convient d'en appeler pour terminer ce grand procès, mais aux faits observés avec discernement, sans idées préconçues et sans égard pour certaines convenances, auxquelles sacrifient trop souvent les hommes officiels et officieux.

Quant à la manière d'agir de l'élément contagieux, il ne nous appartient point de l'étudier ; nous dirons seulement, et comme résumé de nos opinions, que la matière absorbée par une voie quelconque passe directement dans le torrent circulatoire, de même que les poisons septiques, et qu'elle n'affecte les parties solides que d'une manière secondaire. Il résulterait de cette théorie que la doctrine des spécifiques ne serait pas tant absurde qu'elle le paraît aux yeux de beaucoup de modernes ; car il deviendrait alors très-rationnel de chercher des agents spéciaux pour neutraliser l'agent morbide avant qu'il n'eût exercé ses ravages, et que les localisations ne se fussent manifestées.

Pour en revenir à notre spécialité, la question de la contagion est sans doute la même pour le médecin navigateur que pour tout autre ; mais il se présente des considérations particulières dans l'application.

Heureux celui que sa conviction porte à conclure contre

l'essence contagieuse de la maladie régnante ! Affranchi de tout scrupule intérieur, il communique sa confiance à ceux qui l'environnent ; il leur expose les motifs plus ou moins péremptoirs de son opinion personnelle, et, s'il parvient à détruire une appréhension funeste, le mal est à demi vaincu. Les fastes de la science sont pleins d'exemples qui prouvent tout ce que peuvent la frayeur ou la sécurité pour ou contre les fléaux épidémiques.

Non seulement la tranquillité du médecin se communique à l'équipage et concourt puissamment au maintien de la santé générale, mais encore l'homme de l'art non préoccupé d'un malheureux fatalisme, dirige tous ses efforts contre une cause qu'il sait inhérente au navire lui-même, et plein de confiance met en jeu tous les ressorts de l'hygiène.

S'il croit, au contraire, que la maladie soit contagieuse, le médecin borne à peu près toutes ses vues à l'isolement, et l'on a vu combien il est difficile de l'obtenir complet.

Quelle que soit du reste la conviction du médecin, le fatal secret doit rester enseveli dans sa conscience, et ses traits doivent réfléchir une sérénité qui n'est plus dans son âme. En procédant aux fonctions de son ministère, le médecin n'affectera aucune de ces précautions qui pourraient trahir sa pensée : point de gants, d'eau vinaigrée, de mouchoir sur la bouche ; il pourra cependant faire découvrir le malade avant de l'approcher, le palper avec précaution, détourner le visage de son haleine, mais, nous le répétons, sans que personne puisse soupçonner ses craintes. Ces préceptes, il faut le dire, sont superflus pour la plupart des médecins de la marine dont l'abnégation et l'admirable dévouement vont trop souvent jusqu'à l'imprudence. Mais, tout en prodiguant sa vie, le médecin doit se rappeler que dès que l'humanité le réclame, il ne s'appartient plus, et qu'autant il serait coupable de faiblir en face du danger, autant il le serait de se jouer de son existence. Moyennant les dispositions que nous avons conseil-

lées, des aspersions d'eau chlorurée peuvent être faites avant la visite, et le robinet salulaire pourra servir à purifier les surfaces imprégnées des émanations des malades.

Qu'un fléau prenne sa source dans la contagion ou dans l'infection, il n'en est pas moins désastreux dans l'un que dans l'autre cas; car autant il est difficile d'isoler complètement les malades, autant il l'est de remédier aux causes d'infection qui souvent résident dans l'irréremédiable encombrement des hommes ou des objets de chargement, dans les émanations de la cale que l'embarras et l'arrimage empêchent de purifier convenablement. Dans tous les cas, le meilleur parti à prendre est de relâcher le plus tôt possible, soit pour débarquer les malades atteints d'affection contagieuse, soit afin de désarmer le navire infecté pour le purifier complètement.

En résumé, à chance égale pour ou contre la contagion, le médecin de la marine doit en général opter contre, à l'inverse de ce qui doit avoir lieu à terre. En prenant ce parti, il a tout à gagner et fort peu à perdre; tout à gagner sous le rapport du moral de l'équipage et de l'application des moyens préventifs; peu à perdre sous le rapport de l'insuffisance des moyens d'isolement; et d'ailleurs, dans toute maladie grave, l'isolement est de rigueur, autant que possible, tant pour l'infection que pour la contagion, de même que tous les moyens de purification sont applicables à toutes les épidémies de cause quelconque. Ceci s'entend de la pratique à la mer où le navigateur se trouve invinciblement emprisonné dans le foyer morbifique. Une fois dans le port, peu importe l'opinion qu'il s'est faite; la santé générale ne le regarde plus; s'il n'exhibe pas une *patente nette*, c'est en vain qu'il élèvera la voix en faveur de ses malheureux compagnons; ses accents viennent se heurter contre l'inflexibilité des lois sanitaires. Malheur à tous si quelque maladroît vient à se tuer en se laissant choir sur le pont, ou à se noyer en tombant à la mer; le genre de mort n'y fait rien: cinq jours de plus de quarantaine, tant

ces lois ont horreur des catégories; n'essayez pas d'échapper à leur surveillance, la balle d'un douanier vous attend sur le rivage. Heureux si le désespoir des infortunés ainsi condamnés à périr en luttant contre un inévitable ennemi, ne vient pas doubler, centupler les ravages de l'infection!

Le mot *épidémie*, pour la plupart des auteurs dogmatiques, sert à désigner collectivement les maladies qui dépendent de la constitution atmosphérique; mais dans l'étymologie ce mot signifie une maladie qui attaque en même temps un certain nombre d'individus soumis aux mêmes influences; or, comme dans la vie ordinaire l'air est à peu près le seul agent qui exerce son influence identique sur les masses, il est naturel qu'à lui se trouve bornée l'acception du mot *épidémie* comme dérivant d'une cause générale; mais nous savons déjà qu'il n'en est point ainsi pour les navigateurs qui, non-seulement respirent la même atmosphère, mais encore sont soumis aux mêmes habitudes sous le rapport des vêtements, des aliments, des exercices, des impressions morales, etc. Pour nous, le champ des épidémies se trouve donc immensément agrandi, et la *constitution médicale* comprend toute l'hygiène. En effet, que le scorbut, par exemple, naisse de l'impression du froid humide ou de l'alimentation insuffisante, ou des impressions morales débilitantes, il n'en sera pas moins épidémique; que la dysenterie soit le produit de la chaleur humide, du biscuit avarié ou de l'eau corrompue, ce sera toujours pour nous une maladie épidémique puisqu'elle naîtra de l'influence d'une cause aussi générale dans les derniers cas que dans le premier. Plus nous avançons plus nous rencontrons de preuves que la pathologie navale est tout-à-fait une science à part. Il n'en est pas moins vrai pourtant que, parmi ces causes, l'atmosphère est celle qui joue le rôle le plus fréquent et le plus général.

Le caractère épidémique n'est pas, comme le caractère contagieux, l'apanage d'un ordre de maladies distinctes; presque toutes les affections aiguës peuvent revêtir la forme épidé-

mique , l'érysipèle et le panaris comme le typhus et la fièvre jaune.

Lorsqu'une maladie règne épidémiquement à bord d'un navire , il importe avant tout d'en rechercher la cause ; si celle-ci ne se rencontre ni dans l'infection , ou la contagion , ni dans la prédominance du froid ou du chaud , du sec ou de l'humide , le médecin ne doit pas borner là ses investigations , et nous venons de voir qu'il lui reste encore à explorer bon nombre d'éléments qui ne se rencontrent pas dans la vie commune où chaque individu a ses mœurs particulières. Mais ici comme pour les maladies sporadiques nous avons des causes occultes , et le nombre en est grand , où nous ne pouvons encore invoquer que le *quid divinum* , causes occultes qui font qu'à des époques et dans des circonstances indéterminées , les pneumonies sont plus graves , les moindres lésions de la peau se compliquent d'érysipèle , etc. Lors donc que le génie scrutateur du médecin aura épuisée toutes les suppositions étiologiques , il soignera ses pneumonies et ses érysipèles du mieux qu'il lui sera possible , ce qui ne l'empêchera pas de se tenir à l'affût des causes appréciables qu'il parviendra peut-être à découvrir.

ART. 3.

Symptômes et diagnostic.

Un des médecins les plus distingués de notre époque , le professeur Fouquier , a écrit une thèse sur les avantages d'une faible constitution. Le médecin navigateur en est souvent réduit à regretter que de semblables *avantages* n'existent pas pour les hommes confiés à ses soins , tant sous le rapport de l'intensité des maladies auxquelles les expose la richesse de leur organisation , que sous celui des difficultés que présente souvent le diagnostic de leurs affections.

Si la vivacité des sensations est l'apanage d'une constitution délicate , elle est en même temps la base la plus certaine sur laquelle le médecin puisse asseoir son jugement ; à l'égard des matelots , il faut , la plupart du temps , suppléer à cet élément précieux par un degré de sagacité qu'exige rarement la pratique parmi les gens du monde. La constitution obtuse et la trempe stoïque du matelot sont , en effet , les causes principales qui conspirent à tromper la pénétration de l'observateur dans l'appréciation des maladies de l'homme de mer : tandis que la première masque la sensation elle-même , la seconde étouffe chez lui le cri des organes souffrants. Le marin courageux se fait un point d'honneur de souffrir longtemps sans se plaindre , et lorsque le mal a terrassé sa victime , il ne se dessine souvent que dans l'habitude générale de l'individu , tandis que les moyens d'exploration locale restent muets. Cette observation venge les marins de l'imputation irréfutable , qui voudrait rapporter à l'étroitesse de leur intelligence ce qui n'est souvent que l'effet d'une organisation endurcie.

Mais ce qui est une condition défavorable pour le médecin , tourne quelquefois au profit du malade , car il résulte de cette constitution peu irritable un caractère de fixité morbide tel , que les sympathies sont difficilement éveillées ; il est peu de médecins navigateurs qui n'aient été frappés de cette observation , que tandis que chez les individus délicats , comme les femmes et les enfants , le plus léger désordre local suscite de violentes réactions circulatoires et nerveuses , chez le matelot , au contraire , les organes sont souvent le siège d'énormes désorganisations sans que le cœur et l'encéphale en soient émus ; cependant , il en résulte que lorsque la maladie vient enfin à se dessiner avec tous ses phénomènes accessoires , les organes primitivement affectés ont déjà subi de grands ravages.

Quoi qu'il en soit de ce peu d'activité des sympathies chez

l'homme de mer, nous devons rappeler que ce n'est pas toujours par irradiation nerveuse que se compliquent les maladies : la nature ou l'intensité des causes peut affecter directement plusieurs organes à la fois ; tel est précisément le cas où se trouvent souvent les navigateurs, sujets qu'ils sont à tant de maladies violentes qui affectent simultanément plusieurs organes principaux et qui naissent sous l'influence de causes générales, telles que l'alimentation vicieuse et les émanations miasmatiques.

Il résulte de ces considérations toutes pratiques, que le médecin doit redoubler d'attention pour distinguer le siège et l'origine des maladies qui se présentent à son investigation ; rappelons ici qu'il existe plusieurs voies pour parvenir à déterminer le siège d'une maladie. La première et la plus facile est l'appréciation des symptômes, lorsque ceux-ci sont locaux et prononcés, or nous venons de voir que ce moyen manque souvent en pratique navale ; la seconde est relative aux cas de maladies latentes, et consiste à procéder par voie d'exclusion en scrutant successivement tous les appareils ; et lorsque cette méthode est insuffisante, il en est une troisième qui consiste à stimuler l'économie pour obliger, en quelque sorte, l'organe souffrant à se prononcer. Si le malade guérit par cette méthode, tant mieux, et si le mal augmente vous apprenez au moins à quel genre d'affection vous avez affaire ; nous verrons plus tard que ce dernier moyen peut parfois comporter de graves inconvénients en pratique navale.

Lorsqu'on possède bien la connaissance de l'organisation et des habitudes de l'homme de mer, ainsi que du mode d'action des agents dont on subit l'influence actuelle, la tâche du diagnostic est beaucoup simplifiée ; car ici vous possédez des éléments qui vous sont souvent dérobés par les gens du monde, et les praticiens navigateurs savent presque toujours prévoir, à coup sûr, à quel genre d'affection ils auront bientôt à faire, d'après l'état des lieux, de l'atmosphère, des ali-

ments, des exercices, etc. Nous avons dit d'ailleurs que les affections des marins apparaissent assez fréquemment sous l'aspect épidémique, de sorte que les expériences faites sur les unes, servent au diagnostic de celles qui vont survenir ; les cas exceptionnels ne sont cependant pas rares, et quand ils le seraient ils n'en doivent pas moins éveiller toute la sollicitude du médecin.

C'est peu d'avoir affaire à des maladies graves et souvent difficiles à préciser, les conditions extérieures où se trouvent le médecin et le malade environnent encore le diagnostic de nouvelles difficultés. Qu'un malade vous soit présenté dans un appartement assez vaste et bien éclairé, où règnent le repos et le silence, où la température est douce et constante, que ce malade, proprement et commodément situé sur un lit, offre à votre inspection une surface cutanée sensible, nette et souple, qu'il soit doué d'une éducation qui lui permette d'analyser clairement ses sensations, vous n'aurez à pénétrer que l'obscurité qui naît de la nature même du mal ; mais figurez-vous, au contraire, le matelot plongé dans les ténèbres et l'encombrement d'un faux-pont, garotté dans un hamac étroit, balotté, heurté de toutes parts, obsédé par le bruit et le tumulte, environné d'une atmosphère alternativement étouffante et froide ; soulevez cette immonde couverture ; explorez cette peau rugueuse, salie par la crasse et les matières colorantes qu'y déposent de grossiers vêtements ; palpez ces organes obtus, qui restent passifs et muets sous la main qui les presse ; interrogez ce moral insouciant et stoïque, et tâchez d'en obtenir autre chose qu'un *facies* impassible et des monosyllabes vagues ou équivoques. Assurément il vous sera difficile de saisir ces nuances symptomatiques si précieuses dans beaucoup de cas, et que les sens, favorisés de toutes les circonstances extérieures, peuvent à peine saisir ; ils seront perdus pour vous ces signes délicats et fugitifs tirés de l'expression des yeux, du coloris des joues et des mu-

queuses, du jeu des muscles de la face; en vain l'oreille attentive, et collée sur le thorax, vous chercherez à saisir ces variétés du râle humide ou sec, bulleux ou crépitant, du bruit respiratoire plus ou moins circonscrit et lointain, de ce tintement métallique auquel l'oreille croit à peine, même dans le plus profond silence, tout cela sera perdu, confondu dans les craquements du navire, les trépignements et les cris des matelots; encore moins pourrez-vous saisir les signes fournis par l'auscultation du cœur, dont il est toujours si difficile d'apprécier le rythme et les différents bruits. Saurez-vous, sous ce vernis malpropre, discerner les éléments distinctifs de l'herpes et de l'eczéma, de la rougeole et de la miliaire? Combien d'affections typhoïdes, dont un signe précieux, les pétéchiés, sont passées ignorées comme la nature de la maladie! Comment apercevoir, au fond de la bouche, ces nuances de rouge ou de gris qui décèlent une angine franche, syphilitique ou membraneuse? Si vous voulez, d'autres fois, examiner les matières excrétées qui fournissent, dans certains cas, des lumières indispensables, que de peines il vous faudra, pour les obtenir isolées, dans un vase commode, et pour les inspecter sous un jour convenable.

Nous ne prétendons pas que quelques-uns de ces inconvénients ne soient susceptibles d'être corrigés, même lorsqu'on est privé d'un hôpital dans la batterie; mais pour cela combien ne faut-il pas de persévérance, de combats et de fatigues, et combien de médecins, même des plus dévoués, sont dépourvus du courage et de la patience nécessaires; car ici le zèle ne suffit pas, il faut un véritable dévouement pour la science et pour l'humanité.

ART. 4.

Marche et Durée.

On a depuis long-temps observé que les maladies des gens de mer affectent, pour la plupart, une marche rapide et continue. Presque toutes les affections que nous aurons à décrire sont des maladies aiguës et violentes, ce qui s'explique par l'intensité des causes et la richesse de constitution des sujets. Cette dernière circonstance explique encore l'espèce de contradiction qui existe entre la solution prompte des maladies et les circonstances défavorables où se trouvent les convalescents à bord des navires: il semblerait que ces conditions dussent prolonger le mal et le faire passer à la chronicité; mais il arrive au contraire qu'à l'époque du déclin, l'activité des mouvements organiques dissipe promptement les dernières traces de l'affection; telle est sans doute une des raisons pour lesquelles la navigation est favorable à la guérison des affections lentes et invétérées. Quoi qu'il en soit, les malades guérissent ou meurent dans un court espace de temps, sauf quelques exceptions relatives à certaines causes permanentes, telles que l'humidité, la mauvaise alimentation, les miasmes qui fomentent le scorbut, la dysenterie, les fièvres intermittentes; aussi voit-on ces affections disparaître avec une promptitude souvent étonnante, dès qu'on soustrait les malades à l'influence de ces causes, ce qui confirme encore ce que nous avons avancé. Si nous voulons pénétrer plus profondément dans l'essence de ce phénomène, nous verrons qu'il dépend, non-seulement de cette activité des mouvements organiques, mais qu'il dérive encore de cette mutabilité d'habitudes qui tient à l'existence vagabonde du navigateur: changeant rapidement de climats et de régime, à mesure qu'il passe d'une latitude sous une autre, il renouvelle en quelque sorte son